

SÉMINAIRE SUR LE THÈME DE « L'HOSPITALITÉ » Grigri Pixel, Octobre 2019.

*« Le visage de l'autre (...) me révèle à moi-même ».
Fanon, 2005 (dans Mbembe, 2018)*

*« Casa nostra és casa vostra,
si és que hi ha cases d'algú ».
Jaume Sisa, 1975*

À la fin de la Deuxième Guerre mondiale, on comptabilisait, dans le monde entier, sept murs ou clôtures qui empêchaient le transit des populations entre les différents territoires. Aujourd'hui, tandis que les dirigeants Trump et Salvini invitent à rendre leur grandeur à l'Amérique ou à l'Italie et menacent de construire un mur à la frontière entre le Mexique et les États-Unis ou empêchent les bateaux de sauvetage d'amarrer dans leurs ports, criminalisant l'accueil avec la complicité de toute la communauté internationale en Europe, laquelle paie des pays en conflit, sans aucune garantie humanitaire fondamentale, pour qu'ils gardent jalousement leurs frontières, on dénombre soixante-dix-sept murs et clôtures autour du monde, la majorité ayant été érigée après le 11 septembre 2001.

Mais ces murs et clôtures physiques ont aussi leur pendant au niveau pratique et discursif, idéologique. Alors que les identitarismes les plus essentialistes font leur retour dans la sphère politique générale, à l'échelle internationale, les indépendantismes prolifèrent et la droite plus xénophobe et raciste resurgit, défendant l'unité nationale par le biais du renforcement des frontières et faisant des migrants étrangers et des plus pauvres les boucs émissaires des problèmes structurels. Sur le plan local, dans les villes, d'autres frontières socio-économiques font également leur apparition, ce qui s'accompagne de conséquences directes et inégales sur les corps.

Si l'on prend l'exemple de Madrid, on observe qu'une frontière nord-sud se dessine, laquelle, en fonction du quartier où l'on habite, impose une espérance de vie pouvant aller jusqu'à 10 ans de différence. Nombre calculé sur la base du revenu annuel, qui peut aller jusqu'à doubler (52 600 €) dans le quartier où l'espérance de vie est la plus longue par rapport au quartier où elle est la plus faible (20 885 €). Les difficultés d'accès au logement et l'augmentation du loyer, qui montre une augmentation de 49 % en Catalogne et de 27 % à Madrid au cours de ces quatre dernières années, provoquent également des déplacements forcés à l'intérieur de la ville, voire des expulsions, en dehors de la ville.

Dans ce contexte de crise, non pas migratoire, mais de réaction des États-nations au fait naturel de migrer et de se déplacer dans le monde, comme cela a été fait par le passé, et à un stade où les vies sont constamment en circulation à des fins de capitalisation maximale, par l'intermédiaire de la précarisation et de l'éviction de nos espaces et moments les plus intimes, l'édition Grigri Pixel 2019 souhaite examiner de manière collective les possibilités de réactiver et de récupérer dans la ville de Madrid ainsi que dans le Barrio de las Letras (Quartier des Lettres), où se trouve le Medialab Prado, des espaces physiques et sociaux de rencontre qui rendent possibles la reconnaissance mutuelle et la création d'un « monde commun » parmi ceux qui l'habitent, indépendamment de leur ancienneté ou de la durée de leur résidence au sein du quartier, afin de les transformer, même momentanément, en des lieux d'accueil dans lesquels se dégage un sentiment de communauté, de « voisins ».

Pour ce faire, nous proposons de prendre comme axe de travail pour nos ateliers et réflexions **la pratique de l'hospitalité et la figure des voisins (au sein d'une communauté)** comme sujet collectif dont la puissance réside dans le fait de « devenir voisin » d'un territoire, le partager, l'habiter, le définir et lui donner vie d'un point de vue pratique et du présent commun, sans se soucier de l'origine de chacun. Grâce à **une collaboration multiple entre Medialab Prado, SERCADE et l'Association des voisins et voisines du Barrio de las Letras (Quartier des Lettres)**, nous souhaitons nous poser une série de questions communes et proposer un programme d'actions, des ateliers et des séminaires qui, tout au long de l'année (en mai et juin, avec une série d'ateliers au SERCADE et dans le colloque entre Marina Garcés et Felwine Sarr) et aujourd'hui, en octobre (avec l'atelier de construction et le séminaire), qui nous aideront à y répondre en partie et à nous rapprocher peu à peu de notre objectif. C'est la raison pour laquelle ce texte-cadre est le fruit distillé des rencontres et réflexions antérieures mais il fonctionne en transit : maintenant est un moment ponctuel de compilation et de synthèse des multiples voix et lectures qui nous ont accompagnées, mais il espère repartir en circulation, tandis qu'il est interpellé, que des réponses y sont apportées, qu'il est déplacé et élargi par les voix de ceux qui arrivent.

Le cadre de l'hospitalité et les gestes d'accueil nous sont très utiles pour travailler les espaces urbains communs car ils exigent de (nous) ouvrir et de donner un espace et un lieu à celui qui reste à connaître, à l'inconnu, à celui dont l'apparence est différente, à l'étranger et à l'étrange, mais promettent une rencontre qui incitera à la transformation. Ou qui sera, à tout le moins, déstabilisante.

L'hospitalité n'est donc pas seulement la pratique de l'accueil de l'étranger, sinon aussi de tout ce qui est différent, extérieur, qui se présente en marge d'une société ou dans les limites de notre pensée. Là où, jusqu'alors, s'érigeaient les frontières du possible.

C'est pourquoi, en partant d'une confiance initiale et sans garanties (nous ne savons pas ce qui résultera de la rencontre), l'hospitalité nous aide à élargir les possibles, à identifier nos propres frontières, limites, hiérarchies, préjugés, hypothèses et peurs pour les interroger, les questionner, essayer de les franchir, grandir et s'ouvrir, non sans difficultés, à l'apprentissage mutuel et à la connaissance (de soi) par le biais de l'interpellation et du déplacement de nos points de départ respectifs: nos points géographique mais aussi nos « points de vue » et nos points de privilèges.

La pratique de l'hospitalité est exigeante : elle implique d'accepter les « intrusions » et d'assumer certaines renonciations et certaines « gênes » très rapidement. La première, la principale, consiste à être disposé à affecter et à être affecté par le fait de sortir de soi-même et de ce que l'on considèrerait comme notre espace de sécurité. Cela vaut également pour la pensée et l'identité. La promesse de rencontrer les autres est synonyme de changement et de transformation : de nous-mêmes, de nos communautés et de nos mondes communs.

Cette rencontre et l'apprentissage AVEC l'autre et DE l'autre fonctionne comme un jeu de miroirs qui vient jeter la lumière sur des zones sombres et inconnues de nous-mêmes. Ainsi, reconnaître l'autre, ce qui est différent, c'est aussi se reconnaître soi-même dans l'autre. C'est pourquoi « l'hôte qui accueille, qui se croit propriétaire des lieux, est en réalité un invité reçu dans sa propre maison », dirait Derrida. Ou plutôt : « Il ne s'agit pas d'intégrer l'autre, mais de nous surprendre nous-mêmes », a suggéré Marina Garcés.

Qu'est-ce qu'on entend par ce qui est « étranger », « étrange » y « différent » de nous-mêmes ?

Qu'est-ce que « l'autre » dans notre contexte actuel et à notre époque ?

Quels sont les « points de départ » - préjugés, hypothèses et craintes - que nous, en tant qu'individus, en tant que communautés ou en tant qu'institution publique, devons réviser, nous étonner et déplacer ?

Dans l'uniformité et la fermeture de tous les types de frontières, nous risquons de nous isoler et de nous étouffer en raison de l'absence d'extérieur, de nouveauté, de nourriture (de toutes sortes) et de différence. Paradoxalement, la peur de l'autre et de l'inconnu, si souvent utilisée comme outil de haine, provoque cette fermeture, cette expulsion et cet isolement qui entraînent le danger de mettre fin (par la famine et le manque d'air frais) à soi-même et à l'identité fixe et statique que l'on entend préserver. Cependant, nous tous, les êtres - humains et non humains - vivons dans une interdépendance radicale et sommes projetés vers l'extérieur par une vulnérabilité et une ouverture qui nous traversent et nous composent, qui nous connectent au reste. Du fait de cette porosité et de cette ouverture constitutive, les dangers nous pénètrent, mais c'est également ce qui nous sauve et nous nourrit, ce qui nous fait grandir et élargir nos horizons, nous permet de réinventer notre concept de soi. L'« imagination cosmopolite », dit Delanty (2006), prospère dans des environnements dans lesquels il est possible d'opérer une ouverture entre soi-même, les autres et le monde.

Felwine Sarr notait que les pratiques d'accueil sont des pratiques de prise en charge de cette vulnérabilité qui nous traverse et de la fragilité temporelle qui nous affecte à un moment donné du fait d'avoir perdu, durant le déplacement et la migration, le corps social qui nous soutenait et nous enveloppait. C'est pour cela que cette vie fragile et cette perte de corps social ne sont pas réservées exclusivement à ceux qui arrivent dans un lieu : quiconque est susceptible d'être fragilisé, précarisé et dépouillé de ses soutiens et réseaux à un moment donné.

Cela est d'autant plus vrai dans un contexte de marchandisation intensive des vies, du temps, des espaces et des villes. Nous sommes tous potentiellement expulsables (de nos maisons, emplois, villes, pays, etc.). Dès lors, cet « autre » qui est accueilli pourrait être « moi ». Nous sommes « nous ». Découle alors de cette expérience d'interdépendance et de dépassement des individualités que, quoi que je fasse à l'autre, je me le fais à moi-même.

Si la distance entre soi et l'autre s'atténue, si la distinction entre soi et les autres se fait moins nette et qu'un « nous » pluriel se fait jour, alors l'hospitalité nous conduit à la construction de communautés, de mondes communs et de maisons sans maître,... « si tant est que les maisons appartiennent à quelqu'un », comme le chantait Sisa.

Qu'est-ce qui nous fragilise et nous menace ? Comment accueillir « sur le chemin », tandis que nous nous déplaçons ?

Comment faciliter concrètement - au niveau des quartiers et des villes - cette ouverture qui nous relie aux autres ?

Qu'est-ce qui l'empêche ou lui fait obstacle ?

L'hospitalité qui caractérise le Grigri Pixel 2019 se veut une pratique cosmopolite qui prend pour acquis la liberté de circulation et qui nous donne à tous le droit à la différence et le droit d'accéder, de transiter, de figurer et de rester dans un endroit. Cependant, nous accueillir et nous attribuer un lieu ne signifient pas seulement offrir et recevoir un espace physique et géographique, avoir un toit, mais aussi être en mesure de transiter et d'habiter un temps des identités communes et des lieux intersubjectifs accueillants et inclusifs, qui soient des « maisons » - faites d'expériences, de corps, de souvenirs, d'imaginaires partagés, etc. -. (Nous) bâtir un lieu commun et ressentir notre appartenance : partir de soi-même pour sortir de soi et devenir nous/autres.

Si nous ne réduisons pas progressivement l'altérité et l'étrangeté envers les autres, mais que nous nous rapprochons jusqu'à atteindre le « nous » commun, nous risquons alors de tomber dans une notion infinie de l'altérité, nous rappelait Sarr. Jusqu'à quand l'autre continuera-t-il d'être l'autre ? Combien de temps faut-il attendre pour qu'il ne soit plus « migrant » ? Ou est-ce que le fait d'avoir émigré à un moment donné fait de moi un migrant éternel ?

Accueillir ne consiste donc pas simplement à offrir mon toit à un autre et à être gentil avec lui, à lui faire bon accueil, mais bien à nous reconnaître comme égaux dans nos différences et à NOUS donner, au pluriel, le temps et l'espace, l'occasion de nouer des liens, d'apprendre à vivre ensemble et de décider ensemble des modes de vie qui régiront notre monde (en) commun.

L'hospitalité a pour but d'activer d'autres conditions d'existence parmi toutes et pour toutes de façon à créer les communautés qui nous soutiennent. Marina Garcés nous invitait à conjuguer simultanément les verbes ARRIVER + ACCUEILLIR + DÉCIDER pour pouvoir articuler les pratiques en matière d'hospitalité sur le plan politique.

Peut-être pourrions-nous alors créer conjointement des mondes communs, non pas en se fondant sur des nationalités et des États-nations, mais sur des « communautés du vivant », comme le faisait observer Felwine Sarr. Des communautés dont le trait commun structurant ne serait pas l'origine (toujours aléatoire et exclusive) mais le destin commun vers lequel nous nous dirigeons tous, êtres humains et non humains, qui cohabitons dans un même écosystème : maison, quartier, ville, monde...

Quelles sont les conditions d'existence dont nous avons besoin pour fonder des communautés sur la base du destin et non de l'origine ?

Comment générer au quotidien des espaces accueillants et des quartiers hospitaliers, ... mais aussi des identités collectives plurielles et inclusives ?

Comment transformer le quartier ou la ville en une « maison » commune ?

L'hébergement implique des gestes et des pratiques éthiques. Comme dans la culture celtibère dans laquelle, à travers les *téseras* (des plaques de bronze aux formes zoomorphes ou représentant des mains entrelacées, composées de deux pièces complémentaires qui s'emboîtent et préassemblées à chacune des parties concernées), un engagement ou un pacte d'amitié était scellé pour l'exercice des droits, les privilèges, les autorisations ou les obligations mutuelles, souvent en lien avec l'usage des terres. Ainsi, sans qu'il soit nécessaire de faire appel à une morale supérieure ni à un État étranger chargé de la réglementation, à travers les *téseras* de l'hospitalité se matérialisait une reconnaissance mutuelle, horizontale, singulière, concrète et située, éthique, des uns vis-à-vis des autres.

Cependant, l'hospitalité ne peut être une vertu ni un geste éthique sur le plan individuel, ni encore une faveur de l'un à destination de l'autre. Cela ne suffit pas. Lorsque l'accueil est criminalisé et que les États-nations ne répondent pas par l'hospitalité, nous nous voyons contraints de faire plus que les lois elles-mêmes. Mais nous devons aspirer à passer des gestes et faveurs individuels à la construction d'un sujet politique collectif et à la mise en place de dispositifs juridiques qui permettent de transcender l'individualité et qui se transforment en conditions sûres pour que toute personne puisse jouir du droit d'arriver, d'accueillir et d'être accueilli. et de décider collectivement, avec des garanties.

Si les gestes éthiques ne suffisent pas, nous devons alors récupérer la dimension politique de l'hospitalité pour aller au-delà des actions d'assistantat qui, selon Garcés, se limitent à élargir une marge et à collecter un ensemble de vies, mais sans que ces dernières ne deviennent des sujets politiques ni des parties décisionnaires de la communauté. Comprendre l'hospitalité comme une pratique politique implique de percevoir les limites mêmes des communautés d'accueil et de leurs

codes pour pouvoir les interroger, les contester et les transgresser, jusqu'à pouvoir les reconfigurer et les définir conjointement, avec ceux qui étaient jusqu'alors « les autres ». Et si on osait ? Sommes-nous disposés à ce que l'autre décide aussi de notre façon de vivre ?, nous demandait Garcés.

Par conséquent, (nous) donner un lieu et accueillir signifie également (nous) donner des opportunités et faire confiance, tendre la main et répondre aux besoins, nous prédisposer à l'autre et nous affecter, compter sur l'autre... jusqu'à devenir « nous ». À partir du moment où nous partageons, dans le présent, un même territoire et un même écosystème, jusqu'à devenir voisins : devenir voisins par le simple fait de nous (r)approcher et nous reconnaître, sans distinction d'origine, d'identités ni de durée de séjour, mais parce que nous partageons un destin commun territorialisé. Devenir voisins (de bloc, de quartier, de ville, etc.) par le fait d'arriver, de transiter, d'habiter et de (re)créer un même lieu de manière singulière tout en nous affectant et en tranchant des questions territoriales communes. Ainsi, avec cette édition du projet Grigri Pixel 2019, nous posons les questions suivantes :

Comment adapter cette pratique politique de l'hospitalité et du devenir voisins à l'échelle d'un quartier et d'une ville ?

Comment favoriser les processus de voisinage sur un territoire spécifique, sur le Barrio de las Letras (Quartier des Lettres) par exemple, submergé par la tension entre le transit et la résidence, et dans un contexte local où l'exclusion, les hiérarchies de mobilité, les inégalités et les frontières se multiplient ?